

Échos de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **48 (1919)**

Heft 7

PDF erstellt am: **12.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gner les principes, afin qu'ils puissent suivre leurs condisciples. En histoire, en géographie, en sciences naturelles, ils ont des notions très variées, quelque peu décousues et superficielles, il est vrai ; mais pour la composition, ils laissent loin derrière eux tous « les nôtres ». Comment se sont-ils formés ?

Vous pouvez croire que cette question a mis ma curiosité en campagne. « J'ai beaucoup lu, me dit X., mais nous ne faisons pas souvent des compositions. J'ai dû apprendre ici à construire un plan ; je n'en avais nulle idée. » Et Y. : « Dans notre classe de français, nous devons chaque semaine apprendre une page de poésie, il fallait la réciter sans broncher. » De fait, les citations de Lamartine, de V. Hugo et autres poètes, classiques ou romantiques, viennent s'enchâsser très naturellement dans ses phrases. Je lui ai enseigné que l'on n'écrit pas toujours tout à fait comme l'on parle et que les termes d'argot n'ont pas le droit de passer par la plume comme ils coulent des lèvres.

Grâce à ces améliorations, ces deux élèves me présentent des rédactions de 4 à 6 pages qui n'appellent presque pas de corrections, alors que leurs condisciples arrivent à grand'peine à une petite rédaction de 3 pages où s'épuisent mon encre rouge et ma patience. Je livre, sans commentaire, ce fait à vos réflexions.

En voici un autre. Vous avez emporté de l'École normale des notions d'histoire de la pédagogie. Avez-vous jamais réfléchi comment fut conduite l'instruction primaire des Bossuet, des Racine, des Pascal et de tous ceux de leur génération ? Pestalozzi n'avait pas encore illuminé le monde de la clarté de ses leçons de choses. Nos grands classiques n'ont donc jamais appris, à l'école, quelle est la race bovine de leur pays, ni les dégâts causés par le puceron lanigère et le hanneton. Que faisaient-ils donc à l'âge où nos écoliers s'escriment à écrire ces choses en de pauvres compositions ? Ils apprenaient la grammaire, j'imagine ; s'essayaient à penser en homme, tout en déchiffrant, en leur belle langue, les idées de Virgile, de Cicéron, de Tacite. Il faut croire qu'ils n'y ont pas trop mal réussi, puisqu'à 16 ans Bossuet prononçait ce fameux discours qui faisait l'admiration de l'Hôtel Rambouillet ; à 21 ans, il passait ses thèses pour la licence en théologie. Au même âge, Racine se révélait grand poète par ses premières œuvres. Quel est donc leur secret ? Boileau nous l'aurait-il peut-être révélé dans ce vers :

« Avant donc que d'écrire apprenez à penser. »

Si la correction des rédactions de mes élèves m'en laisse le loisir et que cela vous soit agréable, je vous ferai part, dans le prochain *Bulletin*, des enseignements que me suggèrent ces faits.

Bourdon des Alpes.

ÉCHOS DE LA PRESSE

La routine. — La routine, si l'on se reporte à l'étymologie du mot, est la *petite route*, toujours la même, que l'on suit par habitude, sans se demander si d'autres voies, plus larges et plus belles, ne conduiraient pas plus rapidement au but.

Combien de personnes suivent — au sens figuré — la *petite route* ! C'est le paysan qui cultive son champ comme il l'a vu faire à son père, sans tenir compte des améliorations qui, depuis une trentaine d'années, ont rendu le travail agricole plus facile et plus rémunérateur. C'est le petit industriel qui, l'esprit fermé au progrès, continue à employer des procédés aujourd'hui vieillis que déjà d'habiles concurrents ont abandonnés. C'est l'instituteur qui, peu soucieux de se tenir au

courant du mouvement pédagogique, fait la classe d'une manière uniforme et machinale, sans chercher à se renouveler, sans faire effort pour perfectionner ses méthodes et ses procédés.

L'enseignement d'un maître routinier est sec, banal et ennuyeux. Il n'offre rien qui vienne solliciter l'attention ou piquer la curiosité : chaque jour, avec monotonie, se déroulent les exercices de la classe : comment un tel maître pourrait-il faire aimer l'étude, alors que lui-même prend si peu d'intérêt à son travail professionnel ? Et comment pourrait-il être un éveilleur d'esprits, lui à qui répugne tout effort de pensée ?

Nul, il est vrai, — et il faut bien le reconnaître — n'est peut-être plus pré-disposé que l'instituteur, s'il n'y prend garde, à devenir routinier. N'a-t-il pas, chaque année, à répéter les mêmes leçons, à faire écrire les mêmes devoirs, à parcourir la même route ? S'il n'a pas toujours l'esprit en éveil, en vue de donner un constant attrait à son enseignement, il ne trouve bientôt plus qu'un médiocre intérêt à faire la classe. Le plaisir intellectuel éprouvé par lui au début de sa carrière s'atténue, puis disparaît. Peu à peu, il accomplit d'une manière toute mécanique une tâche que l'habitude, d'ailleurs, lui rend aisée.

L'habitude facilite notre travail quotidien, mais elle a sa tyrannie, et nous trouvons là une première cause de la routine. Une fois établie en nous, l'habitude y règne en maîtresse ; elle est hostile à tout changement, à toute innovation.

Par elle, notre activité cesse d'être réfléchie, tourne dans le même cercle et s'immobilise dans l'automatisme. Voyez ce maître occupé à la correction d'une dictée. Bien que son inspecteur se soit attaché à lui montrer que l'épellation de tous les mots est un exercice aussi peu profitable que fastidieux, il laisse épeler les *le*, les *la*, les *pour*, les *avec*, etc., où jamais aucune faute n'est signalée. Cet autre, en dépit des directions données, lit dans son recueil de rédactions-modèles le développement du sujet que doivent traiter les élèves. L'un et l'autre continuent à faire ce qu'ils ont toujours fait, tant est grande la force de l'habitude.

Un instituteur devenu esclave, à la longue, de procédés surannés pourrait, s'il était énergique, recouvrer sa liberté. Mais la routine — et nous indiquons ici une autre de ses causes — dérive, en grande partie, de la faiblesse de la volonté. Ne la voyons-nous pas toujours s'accommoder du moindre effort ? Les améliorations proposées sont désirables, sans doute, mais il faudrait, pour les réaliser, tout changer, tout bouleverser dans la classe ; il faudrait surtout travailler soi-même davantage, afin de rendre l'étude plus agréable et plus féconde. Mais on réfléchit, on hésite et finalement on recule devant la série d'efforts qu'exigerait la transformation demandée. « Bah ! — se dit-on, en manière de justification, — j'ai toujours fait la classe ainsi ; pourquoi, à mon âge, commencerais-je à la faire autrement ? »

Ajouterons-nous que la routine résulte également de la paresse intellectuelle ? Tout instituteur qui a l'esprit ouvert et curieux se demande fréquemment à lui-même s'il obtient des résultats suffisants, cherche, par la réflexion, par l'étude, par des entretiens avec ses collègues, à connaître de nouveaux procédés et à perfectionner les siens. Mais il n'en est jamais ainsi du maître qui s'est laissé gagner par la routine : son intelligence engourdie est impuissante devant l'effort, et d'ailleurs rebelle à toute réaction rénovatrice. Bien plus, elle n'est pas toujours exempte d'entêtement et de morgue.

Un esprit routinier est un esprit borné, qui n'a nul souci d'élargir son horizon, et qui, trop aisément, se déclare satisfait.

A quels moyens peut recourir le maître pour échapper à la routine ?

Il contractera, dès son entrée dans l'enseignement, l'habitude si précieuse de chercher la raison d'être de toute méthode et de tout procédé. Il s'efforcera de

remplir ses fonctions avec intelligence, et, incessamment, développera en lui l'amour du mieux.

Toujours préoccupé de donner un enseignement précis et clair, il préparera soigneusement sa classe. Il recevra aussi un journal pédagogique dont l'aide lui sera précieuse. Il trouvera, en effet, dans ce journal, avec d'utiles suggestions, des devoirs variés et bien choisis, qui viendront renouveler son fonds habituel, des articles qui le tiendront au courant du mouvement pédagogique.

Il aimera à lire de bons livres, de ceux qui instruisent et qui élèvent. Il lira surtout les œuvres des grands éducateurs, ainsi que les ouvrages des pédagogues les plus autorisés. Ces lectures contribueront à éclaircir et à vivifier son enseignement, en même temps qu'elles lui donneront une haute idée de sa tâche, et le sentiment très net de sa responsabilité.

En toute circonstance, d'ailleurs, il s'appliquera à assouplir son esprit et à accroître son énergie, car il redoutera par-dessus tout l'inertie intellectuelle et l'affaiblissement de la volonté, qui, tout droit, conduisent à la paralysante routine.

Récemment, le dessinateur Lucien Métivet représentait, dans *l'Ecole et la Vie*, l'Education nationale debout, vêtue d'un riche manteau trainant sur le sol. Elle disait : « Je ne demande qu'à avancer, mais la routine a planté des clous dans mon manteau. » Et elle demeurait sur place, malgré ses efforts, son manteau fixé au sol par des clous. Que l'instituteur, humble serviteur de l'Education nationale, n'entrave pas sa marche. Qu'il l'aide, au contraire, à sortir de la *petite route*, d'une vue si bornée et d'un parcours si monotone, pour qu'elle cherche à se frayer, dans des directions différentes, de nouvelles voies conduisant à de larges horizons de lumière et de beauté.

Journal des Instituteurs.

BIBLIOGRAPHIES

Abrégé d'instruction publique à l'usage des écoles primaires et secondaires, par E. Kupfer, maître au collège de Morges, avec 12 illustrations, II^{me} édition, Lausanne, Payot, 1919. Prix : 1 fr. 60.

Cet ouvrage est la deuxième édition d'un manuel scolaire avantageusement connu. Cette nouvelle édition a été revue et modifiée en quelques points. Les auteurs disent, dans l'avertissement, qu'ils ont rémanié « assez profondément certains chapitres de la I^{re} partie. Pour le reste, ajoutent-ils, nous n'avons fait guère que des changements de forme ou de détails, mais laissant intact le plan de l'ouvrage, qui ne pouvait être changé ». Le souci constant de l'auteur a été d'alléger la tâche de l'élève.

* * *

E. Rostek, *Trois pièces enfantines*, pour piano : Conte de fées, Les moissonneurs, Jardin de Roses. Fœtisch Frères, S. A., éditeurs, Lausanne.

Il est un art trop négligé des compositeurs de musique, art dans lequel excellait Schumann, l'art de charmer les tout petits, les commençants qui, pour la première fois, posent leurs mains inhabiles sur le clavier magique, révélateur des mystérieux enchantements de la musique. Aussi, sommes-nous heureux de signaler les trois *Pièces enfantines* pour le piano, que la maison Fœtisch vient de faire paraître, et qui sont dues à la plume de E. Rostek. Très faciles (chaque main ne dépasse pas l'ambitus d'une sixte), doigtées avec soin, toutes trois en ut majeur, ces pièces enfantines s'intitulent *Conte de Fées*, *Les Moissonneurs*, *Jardin de Roses*, et se distinguent par leur grâce naïve, leur mélodie simple et claire.
